

Lukas Dhont

Girl

2018



♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles



Karine Espineira

Y aurait-il quelque chose de commun entre *Tartuffe* ou *l'Imposteur* de Molière et *Girl* le film de Lukas Dhont ? Question qui peut paraître bien incongrue concernant deux œuvres séparées de plus de trois siècles. Pourtant, dans l'acte III (scène 2) de la pièce représentée en 1667 (autorisée en 1669), on relève cette célèbre tirade de Tartuffe : « Couvrez ce sein, que je ne saurais voir. Par de pareils objets les âmes sont blessées, et cela fait venir de coupables pensées », tandis que le film de Lukas Dhont (sorti le 10.10.2018), nous inspire l'expression « montrez ce sexe que l'on ne saurait voir ». Dans les deux cas, ces expressions traduisent *un certain regard* porté par un homme sur une femme. D'un côté fausse pudibonderie mais vraie hypocrisie, de l'autre côté bienveillance (de façade) mais véritable voyeurisme.

Girl est le premier long métrage du réalisateur belge Lukas Dhont, récompensé par la Caméra d'Or et la Queer Palm dans la catégorie *Un certain regard* au Festival de Cannes 2018. De l'ensemble des résumés dans les médias jusqu'au synopsis du film, on nous explique en substance que Lara est une fille dans un corps masculin et qu'elle est soumise à une double épreuve : **caché son sexe en** attendant l'opération de « changement de sexe » et soumettre son corps à un entraînement intensif de danseuse classique. L'œuvre s'inspire de l'histoire de Nora Monsecour, passionnée de danse et qui, en deuxième secondaire, à l'École royale de ballet d'Anvers, demande en vain à être admise dans la classe des filles, contrairement à Lara (Victor Polster) qui bénéficie de soutiens dans l'École de danse comme dans sa famille, particulièrement de la part de son père Mathias (Arieh Worthalter).

Les milieux dans lesquels évolue le personnage de Lara semblent à première vue neutres ou bienveillants. Les camarades de danse semblent

plus ou moins la soutenir. Lara a des droits, comme celui d'utiliser le vestiaire des filles, après un vote. On lui offre aussi le droit, à son corps défendant, de se doucher avec les filles. Au sein de la famille, Lara est une jeune fille modèle qui ne se soustrait à aucune tâche ménagère. Le père est aimant dans un rôle de soutien qu'il souhaiterait indéfectible. Le corps médical est aussi présent avec la *gender team* qui « accompagne » la jeune fille dans sa transition. Lara semble avoir toutes les bonnes cartes en main.

Pourtant, « ça ne va pas », corroborant l'idée de la toute-puissance de la souffrance chez les « transsexuel·le·s » (terminologie que la majorité des personnes trans dans le monde estiment pathologisante). Les approches sur la transidentité de la jeune fille sont des plus classiques, voire « obsolètes » au regard de l'évolution des expériences de vie transgenres au cours des vingt dernières années. De même, l'action a pour cadre un monde hétéro-normé qui n'est jamais remis en cause, y compris dans la façon dont on interprète la scène de la fellation ou quand Lara dit pouvoir être attirée par des filles. Le sujet trans est complètement assimilé dans l'ordre des genres. Le schéma, pour être « rassurant », respecte en effet un certain nombre de « commandements » inhérents à la représentation d'une « bonne transidentité » à l'attention du public cisgenre (non-trans) : « tu ne troubleras point le genre, la sexualité, l'ordre public, voire l'ordre symbolique ».

Si nous parlions d'une série, le *pitch* serait le suivant : « une jeune fille lutte pour devenir danseuse classique, mais elle est trans et doit cacher son pénis ». Le cinéma, toujours friand des corps des femmes trans, repousse une nouvelle frontière avec la répétition des scènes de miroir et de *tucking*, qui est une technique permettant de cacher pénis et testicules. À l'égal de la technique du *binding* consistant pour les hommes

trans à masquer les seins, le *tucking* est de l'ordre de l'intime dans les socialités trans. Lukas Dhont ne s'embarrasse de cette donnée et offre à son public ce que celui-ci *a toujours voulu voir sans jamais oser le demander* (du moins ouvertement) : voir ce qu'il y a sous les vêtements des femmes trans. On peut parler d'une véritable fascination à ce sujet.

On pense notamment à la scène de l'érection matinale, comme si Lara avait besoin de soulever son drap pour savoir qu'elle a (et subit) une érection. Scène à laquelle on peut opposer celle de la soirée pyjama lorsque les camarades de danse « exigent » de voir le corps de Lara ; son pénis plus précisément. La caméra de Lukas Dhont se fait tout à coup pudique et *ne montre pas*. Ce sont les jeunes danseuses qui entrent dans l'action du voyeurisme tandis que le public en est lui dédouané. Le film n'est pas sans ambiguïté en jouant la double carte du voyeurisme et de la condamnation du voyeurisme, et l'on oublie un autre aspect important, c'est que Lara n'est pas qu'une jeune fille trans en devenir. On nous expose l'intimité d'une expérience de vie transgenre à travers le corps d'une adolescente qui n'a que 15 ans. Si le personnage du film n'était pas une personne trans, on pourrait s'interroger sur cette façon de montrer tant d'intérêt (de la part du réalisateur et du public) pour la génitalité d'une adolescente.

La question de la génitalité reste centrale jusqu'à la dernière image mais cette fois avec l'implicite du sourire de Lara. Il est le signe d'une victoire certes, et n'est pas sans rappeler la scène finale de *20 cm* de Ramón Salazar (2005). Dans ce film, la caméra suit de dos Marietta (Monica Cervera) dans un long couloir de métro, puis dans l'escalier vers la sortie, comme si on quittait avec elle l'obscurité, pour atteindre la lumière et sortir au grand jour. À l'extérieur, la caméra se retourne et nous laisse sur le sourire resplendissant de la jeune femme débarrassée de ses « 20 cm ». Malgré le



message porté par ce sourire, d'une part on ne félicitera pas le réalisateur pour la vision pathologique qu'il donne de la transidentité, intentionnellement ou non, et d'autre part pour être passé à côté d'une belle traduction d'une expérience de vie trans dans le monde de la danse, hors des sentiers battus dans lesquels on représente les transidentités.

Les personnes trans dénoncent depuis des décennies l'intérêt que le monde cisgenre porte à leur génitalité, considérant que leurs expériences de vie sont ainsi réduites à un sexe ou une sexualité. Elles s'insurgent légitimement. Si *Girl a été encensé par la critique*¹, à de rares exceptions², c'est par une critique et un public non-trans. Les personnes trans y sont objectivées, fantasmées et ramenées de force, par la liberté de création et de promotion, à des imaginaires contre lesquels elles luttent depuis longtemps. On comprendra que la critique trans s'exprimant *via* les blogs et des interviews³ déconseille ce film aux personnes trans, en contestant l'idée qu'il puisse être utile aux transidentités. Si *Una mujer fantástica* de Sebastián Lelio (2017) avait su éviter le piège du regard cisgenre fantasmant les trans, le film *Girl* compose avec des scènes véhiculant « une obsession peu ragoûtante, voyeuriste et effrayante du corps de Lara » (Mathew Rodriguez)⁴, oubliant au passage l'essentiel : sa psychologie.

Karine Espineira est sociologue des médias, docteure en sciences de l'information et de la communication. Ses recherches portent sur les représentations des transidentités dans les médias et sur les origines et spécificités des politiques transféministes. Elle est l'autrice, entre autres ouvrages, de *Transidentités : Ordre & panique de genre* (L'Harmattan, 2015) et de *Médiacultures : la Transidentité en télévision* (L'Harmattan, 2015).

1 Entre autres exemples : « «Girl», de Lukas Dhont, récompensé par la Queer Palm à Cannes », Clarisse Fabre, *Le Monde.fr*-AFP, 15.05.2018, en ligne, https://www.lemonde.fr/festival-de-cannes/article/2018/05/19/girl-de-lukas-dhont-recompense-par-la-queer-palm-a-cannes_5301380_766360.html

« Festival de Cannes: la Queer Palm 2018 décernée à «Girl» de Lukas Dhont », AFP, *Le Point.fr*, 18.05.2018, en ligne, https://www.lepoint.fr/culture/festival-de-cannes-la-queer-palm-2018-decernee-a-girl-de-lukas-dhont-18-05-2018-2219692_3.php

« «Girl»: «bouleversant», «impressionnant»... Les critiques du Masque & la Plume ont adoré le film de Lukas Dhont », *France Inter*, 26.10.2018, en ligne, <https://www.franceinter.fr/cinema/bouleversant-impressionnant-les-critiques-du-masque-la-plume-ont-adore-girls-de-lukas-dhont>.

« Girl, La critique de Louis Guichard », *Télérama*, octobre 2018, en ligne, <https://www.telerama.fr/cinema/films/girl,n5603295.php>.

« «Girl»: portrait sensible et habité », Jean-Baptiste Morain, *Les Inrockuptibles*, 10.10.2018, en ligne, <https://www.lesinrocks.com/cinema/films-a-l-affiche/girl/>.

Voir aussi sur les réseaux sociaux :

« Girl - Lukas Dhont », *Le Magazine de la santé*, 10.10.2018, en ligne, <https://www.facebook.com/MagazinedelasanteF5/videos/1127602174075845/>

« Lukas Dhont, réalisateur du film «Girl» », 13.10.2018 *La Première-RTBF*, <https://www.facebook.com/LaPremiereRTBF/videos/322693848528266/>

2 « «Girl» : La Preuve par l'exemple à (ne pas) suivre », Guillaume Richard, 15.10.2018, en ligne, <https://www.rayonvertcinema.org/girl-lukas-dhont-analyse/?fbclid=IwAR1Ru4UTvCan35Edc7ahsetoRfu5yBnNkbwFudlwHJACpaKgEpkSmpGGFg>.

« Netflix's 'Girl' Is Another Example of Trans Trauma Porn and Should Be Avoided At All Costs », Mathew Rodriguez 04.10.2018, *Into*, en ligne, <https://www.intomore.com/culture/netflixs-girl-is-another-example-of-trans-trauma-porn-and-should-be-avoided-at-all-costs>.

3 « «Girl», un film qui donne le blues aux trans », Paul Verdeau, *RTBF.be*, 17.10.2018, en ligne, https://www.rtbef.be/info/societe/detail_girl-un-film-qui-donne-le-blues-aux-trans?id=10047271&fbclid=IwAR1B725DhYvVigKCpPJkh57p907L8Q1AM9VujTngocja62h92C7aoQA3kvo

4 Outre la référence à son article donnée plus haut, lire aussi ce fil de discussion : « Une critique qui m'interpelle sur le film Girl », 18.10.2018, <https://betolerant.fr/forum/13078/une-critique-qui-m-interpelle-sur-le-film-girl>.

